



2 - *LES BUDDENBROOK*, ROMAN DE LA BOURGEOISIE ALLEMANDE

[Odile Marcel](#)

Presses Universitaires de France | « Questions »

1993 | pages 37 à 77

ISBN 9782130454786

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/la-maladie-europeenne---page-37.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.
© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les Buddenbrook

roman de la bourgeoisie allemande

Le long itinéraire qui transforma un écrivain d'Ancien Régime en « orateur ambulant de la démocratie »¹ commence en 1901 avec *Les Buddenbrook*, premier roman publié à vingt-six ans par un écrivain qui avait jusqu'alors dispersé son inspiration en une douzaine de nouvelles éditées et une quantité importante de projets restés à l'état d'ébauche². Embarrassé par des problèmes d'identité qui ne se résument pas à la simple affectation du nervosisme de l'époque, Thomas Mann se décrit lui-même en 1895 comme une « nature décadente » et un « être déchu »³. Les deux frères Mann vivent les débuts de leur carrière littéraire comme une dérive aboulique. Apathique, indolent, considéré comme dépourvu de dons par son père, Heinrich est prisonnier d'un sentiment permanent de

1 « L'artiste et la société », 1952, in *L'artiste et la société*, p. 309

2. Hans Wysling écrit dans le chapitre « Les Buddenbrook », de *Thomas-Mann-Handbuch*, Stuttgart, Alfred Kröner, 1990, p. 366. *Es gab Fehlschläge* « Il y eut des coups pour rien »

3 *Ein verkommener Mensch, eine dekadente Natur* « Ma mère souhaite pour moi une profession solide et accaparante, et elle a sans doute parfaitement raison. On a sans doute besoin d'un appui solide, d'une occupation réglée, pour ne pas se perdre complètement et ne rien faire. Avant que je ne me mette à la stenographie, je dormais toujours jusqu'à midi, parfois jusqu'à trois heures de l'après-midi. C'est abominable, mais, sans appui extérieur, que peut-on contre sa nature décadente ? » (*Briefe an Otto Grautoff 1894-1901 und Ida Boy-Ed 1903-1928*, hg v. P. de Mendelssohn, Frankfurt am Main, 1975, p. 42 et 48). Peter de Mendelssohn restitue une histoire minutieuse du texte des *Buddenbrook* dans sa monumentale biographie *Der Zauberer, Das Leben des deutschen Schriftstellers Thomas Mann, Erster Teil, 1875-1918*, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1975, p. 259 sq.

relâchement intérieur et de désorientation tandis que, miné par ses contradictions, son cadet sombre dans l'inconsistance. Aussi bien, pressé par son éditeur d'abandonner le genre court de la nouvelle qui lui a cependant acquis quelque notoriété dans les cercles informés de Munich, Thomas a-t-il esquissé pendant l'été 1897 un schéma de roman qui, dans le droit-fil de l'*A rebours* de Huysmans, devait s'intituler « En descendant »¹. Celui-ci sera une transposition du projet autobiographique évoqué en mai 1895 dans la correspondance, projet dans lequel il s'agissait de décrire un procès de dégénération à l'œuvre dans son groupe familial. L'« être déchu » serait alors apparu comme le résultat d'un processus collectif d'abâtardissement². Comme l'expose de façon convaincante l'analyse de Hans Wysling, l'entreprise des *Buddenbrook* fut essentiellement une quête de l'identité³. Une fois projetés en autant de personnages, les clivages entre lesquels se partageait le conflit intérieur de Thomas Mann devaient délivrer sa personnalité de l'inhibition. Le jeune écrivain put alors écrire à son ami Grautoff : « Je sais (désormais) exprimer mes impressions les plus contradictoires (*meine widersprüchlichsten Empfindungen*) au travers de formes et de masques que je peux rendre publics »⁴.

On peut se représenter quel drame privé, impubliable comme tel, put constituer pour un adolescent de seize ans la

1 *Abwärts*, Lettre du 20 août 1897, *ibid.*, p. 100

2 « Le père était homme d'affaires, un homme pratique, mais avec une inclination pour l'art et des intérêts qui débordaient le champ de son activité. Le fils aîné (Heinrich) est déjà poète, mais aussi "écrivain", avec de fortes capacités intellectuelles, verse dans la critique, la philosophie, la politique. Ensuite le deuxième fils (moi), qui n'est qu'artiste, que poète, c'est l'être de l'impression, sans ressources intellectuelles particulières, socialement un bon à rien. Comment s'étonner si, à la fin, le troisième et dernier fils se voue à l'art le plus vague, celui qui s'éloigne le plus de l'intellect, et pour lequel il faut seulement l'énergie nerveuse et sensuelle et certainement rien de cérébral — la musique ? On appelle cela la décadence (*Degeneration*). Mais je trouve cela diablement mignon (*oerteu felt nett*) » (*ibid.*, p. 51)

3 *Erinnerungs- und Selbstforschungswerk grossen Stils* « une œuvre de remémoration et de quête de soi de grand style » *Es geht in diesem Roman zuerst und zuletzt um Selbsterkundung*, « dans ce roman, il s'agit d'abord et avant tout de reconnaissance de soi » (Hans Wysling, « Les *Buddenbrook* », in *Thomas-Mann-Handbuch*, p. 366, 367).

4 A. Grautoff, 21 juillet 1897, p. 97

mort peut-être volontaire d'un père en qui il n'apprit à se reconnaître à l'âge adulte¹ qu'après avoir manifestement démerité à ses yeux par l'incapacité où lui-même comme son frère aîné se trouvèrent de son vivant à montrer quelque disposition permettant l'espoir de les voir lui succéder un jour à la tête de l'entreprise familiale². Le sénateur Thomas Johann Heinrich Mann souhaitait vouer à une activité sensée l'indolence et la fantaisie de ses fils, essentiellement consacrées selon lui aux clowneries et à la blague. Dans les dernières années de la vie de son père, l'aîné avait commencé à publier à Lubeck des effronteries provocantes. Il quitte la ville en 1889 pour un apprentissage chez un libraire de Dresde. La mort du sénateur en 1891 laissa les deux fils aînés dans la même incertitude face à leur responsabilité sociale. Tandis que la vie désordonnée, l'inspiration explosive, les engagements politiques d'opposition à l'ordre établi devaient orienter Heinrich vers son génie du bizarre et cette figure de dénonciateur caustique qui fit la rectitude convulsive de l'aîné, le souci de plaire de son cadet, son être aimable et respectueux de la convention et aussi, sans doute, la nécessité de donner la façade du mariage bourgeois à ses impulsions homosexuelles devaient transformer l'orphelin en un écrivain arrivé qu'Heinrich Mann dénonça cruellement en 1914, au début de son essai sur Zola, comme un « amuseur, un parasite entretenu » et un « écrivain national d'une ère de demi-hommes ». Pareille provocation devait susciter la longue

1 « Que de fois dans la vie, j'ai constaté en souriant, je me suis même surpris à constater qu'au fond la personnalité de mon défunt père était le modèle secret régissant mes actes » (« Lubeck, forme de la vie spirituelle », in *L'artiste et la société*, p. 38).

2 Dans sa nouvelle de jeunesse *L'inconnu*, Heinrich Mann décrit lui-même son adolescence : « Comme si pour toi quelque chose pouvait devenir réalité Tu vis toujours dans un songe éveillé, perdu dans tes rêves, inapte à tout, refusant de grandir Ne te tourmente pas avec de vaines aspirations Contente-toi d'attendre la mort " ... Tous les autres, les bourgeois de la ville et les employés de son père, faisaient toujours comme si Raphaël allait hériter de la position de son père et devenir l'un des puissants qui l'entouraient Ne voyaient-ils donc pas quel genre d'homme il était et qu'il vivait suspendu dans les airs ? Il réalisa soudain que son père était . l'être qui lui était le plus cher, et qu'il aurait bien aimé l'avoir pour ami » (« L'inconnu », in *Abdication et autres nouvelles*, Arles, Actes Sud, 1989, pour la trad. franç. de Chantal Simonin)

réplique, le long examen de conscience « à l'échelon national »¹ des *Considérations d'un apolitique* publiées en 1918. Sur le plan littéraire comme sur le plan psychique, la jeunesse de Thomas semble donc avoir été durablement occupée par un problème d'avènement à soi qui prenait la forme de la rivalité gémellaire dans un débat successoral, ainsi que l'expose clairement *Altesse royale* (1909). Dans le roman, le prince Klaus Heinrich accède au pouvoir du fait de l'abandon de ses droits par son frère aîné. C'est dire combien les relations d'entraide, d'émulation et de compétition littéraire des deux frères furent faites plus fondamentalement d'une difficulté identitaire pour ces fils déchirés entre la « nature enjouée », « méridionale » de leur mère et « la conduite grave de la vie » que leur avait appris leur père. Heinrich et Thomas se débattirent longtemps dans cette contradiction entre l'éthique de l'« élan au travail » et du « sens des devoirs envers la vie » et le « nihilisme », le « vagabondage mortel » de l'existence esthétique². Comme l'écrit Thomas Mann dans *Docteur Faustus*, « l'antinomie entre l'esthétique et l'éthique... dominait en grande partie la dialectique de l'époque » du premier avant-guerre³. Elle s'incarnait pour les deux frères dans une dualité parentale proche de l'incompatibilité puisque ceux-ci se sentaient dédoublés entre la séduction et le sérieux, entre la futilité joueuse et la responsabilité. A la mort de cet être « de tempérament non pas robuste mais nerveux et souffrant » que fut le sénateur Mann⁴, les bruits courant à Lubeck sur l'usage qu'une veuve de quarante ans pouvait faire de sa vitalité persistante avaient occasionné le départ de la famille pour Munich. Malgré la brume euphémisante dans laquelle la volonté de conserver les apparences de leur second fils noie la difficile évidence intérieure du couple parental, on sait à quelle instabilité intérieure furent voués les cinq enfants

1 « Culture et socialisme », 1928, in *L'artiste et la société*, p. 203

2 « Lubeck », p. 38-39

3. *Docteur Faustus*, Paris, Albin Michel, 1950, pour la trad. franç. de Louise Servicen, chap. XXIX, p. 386 de l'édition 1985 du Livre de poche

4 *Ibid.*, Louise Servicen traduit *leidensfähig* par « souffreteux »

Mann du fait de cette contradiction entre le névrotique besoin de dissimulation de sa faiblesse par leur père et l'insoucieux goût de la vie de leur mère. Vingt ans après la mort de celle-ci, Thomas Mann a peint dans *Docteur Faustus* cette figure de séductrice impénitente retirée à Munich dans l'immense maison où elle dépensait à grand train la rente de ministre que lui avait laissée son mari¹.

L'inversion et les difficultés sexuelles d'adulte de Thomas Mann² disent la persistante emprise, en lui, de cette mère méridionale et musicienne de qui procède, dans *Les Buddenbrook* comme dans *Tonio Kroger*, la tentation d'asocialité de l'existence d'artiste, tandis que l'insuffisante figure du père ouvrait chez son jeune fils une difficulté persistante à reconnaître sa place dans la

1 « Elle avait passé toute sa vie en représentation, comme membre fêtée d'une société patricienne, à la tête d'une maison aux nombreux domestiques et comportant de multiples obligations. Après la mort de son mari (dont le grave portrait pare des attributs de sa charge décorait également le salon), (...) des aspirations s'étaient fait jour en elle, un désir de jouissance inépuisé, peut-être inassouvi. Elle donnait ses réceptions... pour goûter du plaisir elle-même et se faire courtiser. On la divertissait le mieux avec des plaisanteries lestes arrêtées juste à temps, des allusions aux mœurs faciles et insouciantes d'une ville d'art, des histoires de serveuses, de modèles de peintres qui lui arrachaient un rire aigu, affecté et sensuel, la bouche close. Visiblement ses filles, Inès et Clarissa, n'aimaient pas ce rire, elles échangeaient des coups d'œil froids et désapprobateurs ou s'exprimaient l'irritabilité d'enfants devenues grandes pour tout le dynamisme maternel reste sans emploi » (*Docteur Faustus*, chap. XXIII, p. 270). En fait, le père de Thomas Mann n'avait laissé que l'usufruit de sa fortune à sa femme.

2 « Nuit sexuelle. Mais on ne peut quand même pas souhaiter le repos en ce domaine. » « Une crise sexuelle hier a eu de très lourdes suites sur le plan nerveux : grande émotion, peur, insomnie durable, non-fonctionnement de l'estomac sous forme de brûlures et de nausées. Le fait de "perdre les nerfs", non comme dépression au niveau du sentiment, mais comme désespoir et désarroi physiques, est quelque chose de terrible. » « Après une nuit sexuelle, je suis dans l'état habituel dans ce cas, en partie affaibli, en partie plus calme et dans une certaine mesure reconforté. » « *Les Considérations* sont "elles aussi" une expression de mon inversion sexuelle. » « Rencontre avec K. Ne trouve pas d'explication à mon état dans ce domaine. Il peut à peine être question de véritable impuissance, mais bien plutôt de la confusion habituelle de ma "vie sexuelle", ou l'on ne peut compter sur rien. Il est hors de doute qu'il y a une faiblesse irritable à cause de l'attrance vers l'autre côté. Que se passerait-il si j'avais un garçon "sous la main" ? Il serait en tout cas déraisonnable de me laisser déprimer par un échec dont les raisons ne sont pas nouvelles pour moi. » « Ce soir, crise de nerfs lors de la discussion avec K. » « Ma gratitude envers elle pour sa bonté dans son attitude envers mes problèmes sexuels est profonde et chaleureuse. » (*Journal* du 1^{er} mai, 6 mai, 23 juin et 17 septembre 1919, 2 mai et 13 mai, 14 juillet 1920)

communauté humaine¹. Roman de l'identité, la saga familiale des *Buddenbrook* exposait donc la contradiction intérieure d'un jeune homme partagé entre la bohème et le devoir autant par les tendances de son époque que du fait d'une disparité qui, dans son regard, était en fait moins celle de la dualité parentale que de l'identité paternelle elle-même. Pour le Thomas Mann du projet autobiographique de 1895, la singularité des goûts littéraires de son père expose un « procès dégénératif » qui, le menant de l'activité responsable à la sensibilité artistique et à la réflexivité, voue les enfants nés de son union avec un personnage exotique et vital à devenir ces bohémiens de la spéculation intellectuelle, du parasitisme social et de l'expression musicale jusqu'à priver de successeur la firme familiale. Il s'agit d'étudier les inclinations des fils Mann dans leur rapport à celles de leur père, de sonder comment cette nature complexe, révélée dans les aléas de son mariage², avait pu engendrer la difficulté de parvenir à l'âge adulte de ses enfants. Dans le roman de 1901, le processus est réparti sur quatre générations parce que l'interprétation de la figure du père appelle la remontée dans le temps d'une restitution des générations précédentes. Au cours de son élaboration littéraire, la question identitaire qui fomentait l'invention de l'écrivain se sera ainsi déplacée de la question du rapport du

1 Dans ses diatribes adolescentes, Thomas Mann évoque « la cervelle remplie de poussière, d'enflure ignorante et d'inculture bornée » de ses compatriotes lubeckois, cette « ridicule engeance de vipères » (« Der Frühlingsturm », 1893, *Œuvres complètes*, Franckfort-sur-le-Main, 1974, t. XI, p. 545). De son côté, Katia Mann décrit de façon très juste la complexité des rapports que Thomas Mann entretenait avec sa propre classe en exposant ce qui fit, en dernière analyse, la substance identitaire et le type social et littéraire de son époux : « Que l'âge bourgeois était passé et qu'un autre allait suivre, devait fatalement venir, il s'en rendait nettement compte. Mais il s'intégrait encore à cette époque, bien qu'il fût également enclin à parodier ses faiblesses. Il évoquait en somme l'époque bourgeoise sans aucun déchirement de la quitter. Il se considérait personnellement comme un des derniers d'une grande époque » (Katia Mann, *Thomas Mann, souvenirs à bâtons rompus*, Paris, Albin Michel, 1975, p. 175).

2. « Femme du monde fêtée, elle (leur mère) présidait à une grande maison, où dans la salle de bal les officiers de la garnison faisaient danser les filles de patriciens » (« Le portrait de ma mère », 1930, in *L'artiste et la société*, p. 50). On se souvient l'angoisse avec laquelle Thomas Buddenbrook suit de loin les séances de musique qui réunissent sa femme et un lieutenant titré de la garnison dans *Les Buddenbrook*, X^e partie, chap. V, p. 552.

père au groupe des frères à une composition littéraire engageant deux générations antérieures. En outre, la référence à la réalité historique globale montre le caractère beaucoup plus qu'égotiste de l'entreprise. En composant l'histoire des Buddenbrook, Thomas Mann transforme un roman familial en chronique d'une classe qui, débordant les questions de personnes, propose une mise en perspective culturelle et sociale de l'ensemble du XIX^e siècle. Pour ce faire, l'histoire de la famille Mann a été transposée dans le temps. Le sénateur Mann était né en 1840, ses enfants entre 1871 et 1890. Le roman embrasse la vie de quatre générations entre 1835 et 1876 en recoupant significativement nombre de repères de la grande histoire : l'annexion napoléonienne de 1803, qui transforma Lubeck en une ville de l'Empire français (département des Bouches de la Trave), la Révolution de 1848, l'expansion prussienne, le Zollverein, l'alliance de Lubeck et de la Prusse pendant la guerre contre l'Autriche (1866) et contre la France (1870). Désormais, il ne s'agit plus des cinq frères et sœurs Mann ni du souvenir de leurs ascendants, mais de personnages de fiction. Ceux-ci ont été composés pour l'essentiel des impulsions et particularités psychologiques de leur auteur, transposés en autant de personnages : le simple plaisir d'être de Tony, l'incurie ironique du parasite hypocondriaque qu'est Christian¹ et la volonté de sérieux responsable qu'incarne Tom Buddenbrook. Le roman avait pu se concevoir à l'origine comme une tentative de généalogie familiale d'un problème personnel. En tant qu'exploration de soi-même et que construction de la diversité d'une identité, il deviendra aussi cette invention qui, prenant sa liberté par rapports aux faits et se dotant d'une évidente dimension historique à l'échelle du siècle, exposera une généalogie tout imaginaire de

1. « Il était nerveux, sensible, facilement enclin aux dépressions. Sa santé ne fut jamais très stable, il avait toujours quelque chose », se rappelle Katia Mann dans ses souvenirs, ajoutant que la seule maladie grave dont il eut à souffrir fut la tumeur au poumon de ses soixante-dix ans (Katia Mann, *Thomas Mann, souvenirs à bâtons rompus*, Paris, Albin Michel, 1975, p. 172).

ce que Thomas Mann appela le « déclin d'une famille » pour signifier une vérité générale sur la société du XIX^e siècle¹.

Prenant à la lettre la version d'inspiration schopenhauerienne selon laquelle Thomas Mann expose le thème de son roman aussi bien dans certains passages du texte lui-même que dans ses commentaires ultérieurs, les interprètes décrivent généralement le procès dégénératif relaté dans *Les Buddenbrook* comme celui d'une dissolution de l'instinct par l'intellect, la nature essentiellement pratique de l'ancêtre étant amenée à se corrompre chez ses descendants par une invasion dissolvante, celle de la sensibilité, de la réflexivité critique et par là même de l'impuissance. « Appartenant corps et âme à leur profession », l'arrière-grand-père et son fils ont été « des hommes pratiques plus pleinement, plus totalement et avec plus de force » que leur descendant Thomas Buddenbrook. Celui-ci, affaibli par « l'instabilité et le conflit anormal qui mine sa vie intérieure », se sent à la fois « un homme pratique » et ce « rêveur sentimental » qui souffre de la « cruelle brutalité de la vie des affaires », animée qu'elle est l'« unique instinct de conservation, brutal, nu et impérieux ». Désormais incapable d'« être planté dans la vie dure et pratique », Thomas Buddenbrook est donc possédé par le sentiment de la « hideuse et impudente dureté de la vie ». Il a donc de plus en plus de mal à agir et ne le fait plus que « dans un élan commandé par la réflexion »². De là aussi le fait qu'il se compose de plus en plus difficilement cette mise parfaite et cette « dignité » qui « sauve les apparences » pour comparaître devant les autres. Chez lui, tout est devenu « artificiel et conscient », car sa « maîtrise extérieure de la parole et du geste »

1 « Declin d'une famille » est le sous-titre du roman *Les Buddenbrook* (*Verfall einer Familie*) Pour dire le processus historique et culturel collectif du « déclin » ou de la « décadence », l'allemand dispose des mots *Decadenz*, *Vefall* et *Untergang* — ainsi dans le titre *Untergang des Abendlandes*, d'O Spengler (1918-1922), traduit en français *Le déclin de l'Occident* Renvoyant à son expression biologique à la fois individuelle et héréditaire, le terme de « degenerescence » correspond aux termes allemands *Ausartung* et *Entartung* — ainsi l'ouvrage de Max Nordau *Dégénérescence* (1895), dont le titre allemand est *Entartung* A la frontière du plan historique et du plan biologique, le terme *Degeneration* emprunte aux deux sans choisir

2. *Les Buddenbrook*, VIII^e partie, chap IV, p 411-413, dans l'édition du Livre de Poche, Paris, 1981

se transforme en une « virtuosité terriblement ardue et épuisante ». Ainsi « cet être usé qui maintenait à force d'art et d'énergie l'élégance et la tenue impeccable de son corps »¹ apparaît-il clairement comme miné par un processus de décomposition qui aboutira à son effondrement puis à la disparition prématurée de son fils Hanno. Décrivant une descente vitale, économique et sociale, *Les Buddenbrook* exposerait donc essentiellement une décadence de l'esprit bourgeois par le raffinement de sa sensibilité et de son intelligence, la corruption de son aptitude vitale à l'activité par la réflexivité stérilisante de sa susceptibilité et de son déracinement, c'est-à-dire, comme l'expose Thomas Mann dans *Considérations*, « la décadence de cette vieille et authentique bourgeoisie quand elle devint subjective et artistique ; une aventure et un problème de raffinement excessif et de perte de ses capacités, non d'endurcissement, un processus vital auquel non seulement je me consacrai d'un œil critique, en contemporain, mais que j'étais né pour observer directement, profondément »². Décrivant le processus de l'affaiblissement d'une classe, le roman comme la façon dont l'auteur lui-même le commente invoquent donc l'hypothèse toute spéculative d'une corruption de l'instinct par l'intelligence. « En un mot, ce que j'ai vécu et mis en forme — mais je l'ai vécu sans doute seulement en le mettant en forme — ce fut aussi une évolution et une modernisation du bourgeois allemand, une évolution qui le transforma non pas en bourgeois mais en artiste. »³ Ce processus à l'œuvre dans toute l'époque fait du romancier un observateur et un témoin d'une mutation dont il est lui-même le résultat. Or, comme le dit Thomas Mann en mettant le doigt sur le point essentiel, « le problème qui me semblait brûlant et me rendit créateur n'était pas politique mais biologique, psychologique, et si je lui ai consacré toute mon attention d'artiste, ... je me préoccupais de l'élément psychique humain, je n'accueillais le sociologique et le politique qu'avec une demi-inconscience, je

1 X^e partie, chap 1, 2 et 5, p 528, 538 et 563

2 *Considérations*, p 124

3 *Ibid.*

m'en souciais peu »¹. On peut se demander si, victime du même déplacement de perspective de cette « bonne manière allemande » que le romancier définit dans son écrit de guerre comme « une absence de rapports » avec la politique², la critique de notre siècle ne s'est pas laissée abuser par le malentendu de cette abstention politique dans laquelle séjourna Thomas Mann jusqu'en 1918. Mais l'écrivain est aussi celui qui dénonça inlassablement les dangers d'un apolitisme dont l'inconsciente collusion avec l'ordre réactionnaire avait fait le lit de la réaction d'avant 1914 et ouvert la porte à l'autodestruction européenne du fascisme et de la deuxième guerre mondiale.

On oubliera alors que, quand il commença à « écrire *Les Buddenbrook*, ... installé à Rome au troisième étage du trento quattro, via Torre Argentina », il avait posé sur sa table un portrait de Tourgueniev, « ce Russe occidental », et un autre de « Napoléon le victorieux » (*Sieger Napoleon*), car « cela donne toutes sortes d'espoirs, de fierté et d'ambition ». Ayant terminé son roman, Thomas avait écrit à Heinrich : « Pendant tout le temps de mon travail et à l'intérieur de celui-ci, mon ambition secrète et tenaillante était tendue vers la grandeur. »³ Oubliant toute sorte de grandeur jusqu'au point de ne pas interroger celle qu'avait pu viser son auteur, on a longtemps commenté, et « cela aussi était à nouveau très allemand »⁴, la décadence physique et nerveuse des membres de la famille Buddenbrook sans se demander si, à l'intérieur du juvénile et mimétique artiste bourgeois de vingt-cinq ans, un futur visionnaire et penseur n'avait pas visé, dans ce « frag-

1 *Ibid*, p 125

2 *Ibid*, p 133

3. « Bülse et moi », in *L'artiste et la société*, p 23, « Lubeck... », *ibid*, p 34, *Lettres à Grautoff*, p 106, et *Lettres à Heinrich Mann, Thomas Mann - Heinrich Mann Briefwechsel 1900 bis 1949*, hg v. H Wisling, Frankfurt am Main, 1984, p 24 En 1950, Thomas Mann commente le « goût très vif de la grandeur » de ses jeunes années en citant le « format géant » des œuvres des grands du XIX^e siècle qu'il admirait Tolstoï, Wagner, Nietzsche et Schopenhauer, ces « représentants de l'ère bourgeoise » partagés entre l'épopée de la liberté et son automutilation irrationnelle et décadentiste au XIX^e siècle (« Mon temps », in *Sur le mariage, Lessing, Freud et la pensée moderne, Mon temps*, Paris, Aubier, 1970 pour la trad. de Louise Servicen, p 167-169)

4 *Considérations*, p. 125

ment de l'histoire de l'âme de la bourgeoisie européenne en général », la compréhension d'un phénomène collectif sur lequel son évolution intellectuelle et politique devait le rendre de plus en plus lucide. Même s'il eut toujours la plus grande difficulté à ne pas appréhender l'histoire comme un phénomène vital, Thomas Mann devint pendant et après la première guerre cet interprète et ce critique toujours plus intransigeant de l'être culturel allemand et du lien qui se noua en lui entre l'apolitisme et la réaction. Mais, comme l'écrit Thomas Mann en 1926 : « Tout ceci, je ne l'appris que bien plus tard, à une époque où le roman... était déjà si loin de moi, tellement devenu pour moi un objet séparé de mon sujet. »¹ Le sujet de Mann est son identité métamorphique comme principe de lecture et d'interprétation d'une identité nationale en devenir. Ce sujet a pris d'abord la forme d'un roman de famille, pour se transformer ensuite en dénonciation critique et en volonté politique de transformation. Avec ses sinuosités, ses contradictions et ses retournements, le parcours de la vie et de l'œuvre de Thomas Mann a une unité vivante qui trouve ses conditions de possibilité dans sa première œuvre de grande envergure, cette tentative de description et de compréhension de l'évolution de la classe moyenne allemande à partir des traditions de son républicanisme médiéval survivant jusqu'au monde de l'Empire réactionnaire, de son affairisme libéral à son abstention politique, c'est-à-dire de la volonté historique à la démission et à la neurasthénie. De la génération des Lumières aux décadents du dernier tiers du siècle, *Les Buddenbrook* racontent quatre générations allemandes en un récit qui fait de l'histoire du XIX^e siècle non pas l'ascension de la bourgeoisie mais son déclin, non pas l'âge de son triomphe mais celui de sa défection. Sans interroger le fondement historique de cette intuition qui pouvait faire déclarer à Thomas Mann qu'il se sentait « sans espoir chez (lui)... dans la sphère de la maladie »², on a ironisé sur le choix par l'écrivain d'un thème qui ne devait rien à l'état de fortune de sa famille. On s'est interrogé

1 « Lubeck .. », p. 37.

2. *Journal* du 19 septembre 1919.

sur le contraste entre l'épuisement biologique des Buddenbrook et l'abondante phratrie à l'intérieur de laquelle naquit Thomas Mann, surpassée encore par celle qu'il engendra (six enfants entre 1905 et 1919). Pour s'intéresser aux phénomènes morbides, Thomas Mann ne fut pas lui-même réellement valétudinaire, ni ses proches particulièrement touchés par la maladie¹. Comment comprendre alors l'insistante affinité du romancier pour l'*ab-wartz*? Métaphore de la pente descendante que constitua tout un XIX^e siècle selon l'écrivain, le roman composé entre la figure de Napoléon et celle de Tourgueniev expose en fait l'intuition critique et épique à demi-consciente que le jeune Mann avait d'une époque dont il peignit l'enlissement et la rétraction. Oubliant le cortège d'interprétations que Thomas Mann a suscité lui-même, on pourra donc relire *Les Buddenbrook* et, reprenant à de nouveaux frais l'interprétation du roman, décrire comment, sous les dehors de la drôlerie joviale et de la critique burlesque, la puissance de son réalisme social faisait de cette première œuvre un roman centré sur le difficile passage d'une société de statut à une société de mérite, soit ce chapitre de l'histoire du monde dont notre siècle n'est toujours pas sorti, justifiant de la sorte le durable succès d'une épopée que n'aurait pu alimenter sans doute le seul intérêt des affaires d'une famille vouée depuis cinq générations au commerce des blés en gros dans un port d'Allemagne du Nord.

Dans son premier roman *Les Buddenbrook*, écrit à vingt-six ans et sous-titré *Verfall einer Familie*, « le déclin d'une famille »,

1 L'œuvre de Thomas Mann transpose manifestement en problème biologique une névropathie qui fut d'abord celle de son père. Dans son ouvrage *Une autre histoire de la famille Mann* (Zurich, Ed. Arche), Marianne Krull a étudié la tradition du suicide qui, de génération en génération, mena le sénateur, sa fille Lula et son petit-fils Klaus à la destruction volontaire. Il semble cependant que l'instabilité intérieure et l'angoisse nées du divorce entre une socialisation formellement conventionnelle et la vérité subjective ont caractérisé de façon générale la pathologie morale de la fin de l'Ancien Régime aussi bien en Allemagne qu'en Autriche, en France et en Angleterre, ouvrant la découverte de Freud comme l'effet des répercussions intimes d'une crise sociale.

Thomas Mann édifia sa première grande synthèse romanesque à mi-chemin entre le réalisme critique et l'identification empathique, à mi-distance entre la volonté de comprendre et celle qui maintient l'appartenance. *Les Buddenbrook* restituent à leur manière une histoire de la bourgeoisie allemande. Mais cette bourgeoisie est décrite de l'intérieur, et en particulier à l'intérieur de son système de représentation de soi, de convictions et de croyances. De la même façon, vingt ans plus tôt, Zola a-t-il peint la corruption du Second Empire : la spéculation, le goût du pouvoir, la bassesse cupide, l'ivresse sensuelle ou le crime de sang qui se sont multipliés chez les descendants des Rougon-Macquart. Zola hésite entre une perspective qui croit pouvoir attribuer ces traits de famille à une dégénération de leurs instincts et une analyse sociopolitique du régime impérial. De la même façon, Thomas Mann situe-t-il sa « peinture culturelle » plus encore « à l'ombre de l'idée de décadence »¹ que dans la lumière de la critique historique et sociale. Captant tous les « symptômes de désagrégation, de fin, de chute, de décomposition » qui vont s'accroissant dans cette famille², le roman relate les avatars de la déchéance psychologique et morale des Buddenbrook en laissant dans l'indécision la nature du mal qui les frappe et en légitimant allusivement l'hypothèse d'une sorte de dégénération mystérieuse de leurs forces vitales. Saga présentée d'emblée dans sa direction générale et dans le pressentiment de son terme, *Les Buddenbrook* décrivent la façon dont les générations s'engendrent, se ressemblent et dissemblent peu à peu, filant les étapes d'une adultération qui entraîne un groupe familial de la sérénité à l'angoisse, de la prospérité à l'impuissance et de la cordialité au désespoir entre 1835 et 1875. Cautionnant l'incertitude perplexe et l'absence de lucidité du repérage naturaliste par lequel la classe qu'il décrit nommait elle-même son malaise, le roman présente ce processus comme un déclin

1 « A propos d'un chapitre des *Buddenbrooks* », 1947, in *Les Maîtres*, Paris, Grasset, 1979, p. 312

2 « Die Vorgängen des Abbrockelns, des Endes, des Abschliessens, der Zersetzung », *Les Buddenbrook*, XI^e partie, chap. I, p. 595

d'ordre biologique. Au lieu de conserver « cette firme vénérable, ce joyau transmis de générations en générations » ainsi que « le lustre et la sonorité du nom de ses pères », la disparition du dernier rejeton mâle compromet définitivement l'idée de « faire refleurir la famille »¹.

Il s'agit d'une dynastie de commerçants d'Allemagne du Nord, seigneurs de la cité de Lubeck. Le fleuron des villes hanseatiques a sa grandeur derrière elle depuis la fin du xv^e siècle². De la même façon, un processus d'usure et de détérioration collective s'est mis en marche chez les Buddenbrook. Il atteint de façon toujours plus accusée les quatre générations successives présentées dans le roman. Ce processus atteint le caractère, les mœurs, le rang social et pour finir l'aptitude à la survie d'une telle famille en anéantissant son « rêve d'activité, de travail efficace et fervent, de succès, de richesse, de puissance et d'honneur »³. Inscrite tout entière sous le signe ou dans l'élément du déclin, l'histoire des Buddenbrook se clôt en effet avec l'extinction de son dernier descendant, Hanno, dont l'impuissance à vivre et le choix de mort concentrent tout le poids dramatique de la composition romanesque : ce « garçon douillet qui cherchait craintivement à éviter tout ce qui exigeait tant soit peu de force, d'agilité et d'audace » est rien moins qu'un être plein de la « hardiesse, de l'audace et du goût de la vie pratique » qu'aurait souhaité son père⁴. La gloire, le faste du nom des Buddenbrook s'en vont donc avec sa languidité et son indifférence, la mémoire se tait, le sang se fige dans la personne de ce liquida-

1 XI^e partie, chap. I, p. 592

2 A partir de la fin du xv^e siècle, la Hanse vit son pouvoir commercial concurrence par le développement de l'Angleterre, de la Hollande, de la Russie, de la Pologne et du Danemark. En outre, la croissance de Dantzig et de Hambourg, à partir du xvi^e siècle, devait distancer celle de Lubeck en la détrônant de son leadership culturel et économique. Lubeck resta néanmoins le siège du Hansetag, l'assemblée de la Hanse. Le conseil de la ville assurait la gestion permanente des intérêts de la fédération hanseatique. Le dernier Hansetag se tint en 1699. En 1862 eut lieu la liquidation des derniers biens de la communauté. En 1875, Hambourg comptait 350 000 habitants, Lubeck 56 000. Ces informations n'apparaissent pas dans le roman. Lubeck s'y appelle « la ville ».

3 X^e partie, chap. II, p. 532

4 X^e partie, chap. III, p. 535 et 538.

teur involontaire. L'établissement des prodromes et des étapes de cette faillite comporte de multiples moments, l'histoire qui reconstitue les conditions d'une telle catastrophe se développe sur différents plans et concerne successivement chacun des personnages de la famille. A la fin du roman, les Buddenbrook n'ont plus de successeur et leur fortune a décliné de 900 000 marks de l'arrière-grand-père au montant estimé de ce que laisse Thomas Buddenbrook à sa mort : 650 000 marks, dont « la liquidation » sera « désavantageuse »¹. Intégrant des repères tels que la conviction politique et religieuse, l'activité professionnelle ou la réussite commerciale, le processus en marche s'est accentué de génération en génération. Il semble qu'une sorte de neurasthénie ait gagné cette souche allègre, cordiale et bonne vivante, dévastant le plaisir de vivre et la grandeur d'un groupe familial, désagrégeant sa confiance en soi et son aptitude même à survivre.

Dès les premières pages du roman, les protagonistes se présentent avec leur mise, leurs gestes et leurs façons de parler. L'acuité physiognomonique du romancier note que le consul, fils de l'ancêtre Buddenbrook — il s'agit donc du grand-père du tardif Hanno — a « les yeux plus rêveurs », « les traits plus graves et plus accusés » que son père, et que ses joues sont « beaucoup moins pleines »². Plus tard, Thomas Mann évoque de la même façon les « ongles bleuis » de son fils Thomas — le père de Hanno — quand il est encore enfant, les « poses fébriles » et l'attitude de « susceptibilité distante » et de « retenue craintive » de ses mains³. A l'origine, la figure trapue et cordiale de l'arrière-grand-père, « son esprit clair, sa nature joviale, simple, facétieuse et robuste »⁴, sa femme à la fois solide et placide, et la nourriture lourde, substantielle et surabondante en laquelle toute une société se célèbre elle-même : « On était assis sur de lourdes chaises à haut dossier, on mangeait dans une lourde argenterie des mets lourds et savoureux

1. XI^e partie, chap I, p 593

2. I^{re} partie, chap 1, p 11

3. V^e partie, chap. 1, p 228

4. VIII^e partie, chap 7, p 453

arrosés de vins lourds et rares, et chacun disait son opinion... »¹ A société saine, cette forme supérieure de ritualité symbolisatrice qu'est la fête d'un repas en commun. L'arrière-grand-père vit pour l'action et pour le plaisir qui l'interrompt. Son fils est plus austère : « Quelle drôle d'engeance vous faites, vous autres, les jeunes ! », s'exclame le vieux Buddenbrook. « La tête farcie de billevées chrétiennes et de chimères... d'idéalisme ! Et nous, les vieux, nous sommes les railleurs sans âme... et avec cela, la Monarchie de Juillet, l'idéal pratique... »² Pour le consul Jean, la vie repose sur le socle de la piété. Fait d'un burlesque contraste de religion et d'intérêt à courte vue, le consul a pu nourrir dans sa jeunesse une ambition de renouvellement des méthodes commerciales de son père. « Mais j'ai reconnu bientôt le caractère dangereux inhérent aux affaires d'exportation, c'est pourquoi je n'y ai pas donné suite, d'autant plus que je me souvenais toujours de cette recommandation de mon ayeul, le fondateur de notre maison de commerce : "Mon fils, consacre avec joie le jour aux affaires, mais non point à celles qui, la nuit, troubleraient ton sommeil." »³ A la génération des petits-enfants, l'étroitesse prudente, l'esprit superstitieux et la sottise du consul engendrent une multiplication de signes inquiétants. Christian Buddenbrook s'est toujours montré instable et hypocondriaque : « Christian paraissait fantasque ; tantôt il était porté vers un comique assez inepte, tantôt il causait à sa famille les terreurs les plus étranges. »⁴ Dans sa sottise charmante, sa sœur Tony développe une insouciance aux limites de l'inadaptation et son neveu Hanno, anémique, hyperanxieux, semble incapable d'affronter l'existence. Ainsi, entre l'arrière-petit-fils, qui porte le même nom que son ancêtre, mais qui a tout perdu de sa solidité première, et la figure rayonnante du fondateur de la lignée, les stigmates de la dévitalisation apparaissent comme patents. Au cours des avatars successifs de l'existence des membres de la famille Buddenbrook, une fragilité corporelle et

1 I^{re} partie, chap 5, p 29

2 I^{re} partie, chap 10, p 45-46

3. IV^e partie, chap 1, p. 162-163.

4 II^e partie, chap 3, p 63.

mentale grandissante engendre échecs, erreurs, doutes, inadaptation et pour finir la perte de la volonté de vivre d'une lignée. L'épuisement physique et moral engendre la neurasthénie. L'appétit de survivre se perd. Suspendant l'analyse du déclin à la symptomatologie corporelle qui l'objective, Thomas Mann propose donc l'idée que, chez les Buddenbrook, le malheur aura été une affaire de vitalité qui s'effondre.

Ce drame physiologique et nerveux possède par ailleurs une face morale. Il a en effet pour manifestation essentielle l'introduction de ceux qu'il atteint dans le monde de l'esprit, dont Thomas Mann souligne combien la puissance de séduction est aussi susceptible d'égarer ceux qu'elle attire. Au contraire du « peu de compréhension... qu'il(s) rencontra(en)t parmi tous ces sénateurs, consuls, bourgeois et leurs familles »¹, le théâtre, la musique et la philosophie vont captiver Christian, Thomas et Hanno Buddenbrook. Chez les oncles et chez le neveu, un des visages de la dévitalisation auquel s'attache donc longuement la description romanesque est cette sensibilité à l'irréel, à l'imaginaire et au spéculatif, qui est corrélative de l'effritement du sens du réel et de son évidence. Dans le goût pour la musique de Wagner de Hanno s'exprime « une impuissance de rêveur, un manque total de vivacité et d'énergie »². Le déclin d'une famille se trouve ainsi illustré et matérialisé par la conversion culturelle de trois des protagonistes, pour qui le monde de l'esprit se met à constituer à la fois un symptôme et un facteur d'aggravation de la décadence. Saisis par la culture, les héritiers ne seront plus autant de « purs Buddenbrook, (des) homme(s) fort(s) et poussé(s) par de vigoureux instincts vers le monde extérieur, la puissance et la volonté de s'élever »³. Ainsi que l'écrit Thomas Mann en 1947, l'objet du roman se définit alors comme « la psychologie — celle de la vie à bout de course ». Le roman s'at-

1 VIII^e partie, chap. 6, p 438

2 VIII^e partie, chap 7, p 445.

3. « Nach aussen, nach Macht und Eroberung », trad revue, VIII^e partie, chap 7, p 442

tachera plus particulièrement à décrire « les affinements intellectuels et les transfigurations esthétiques qui accompagnent l'affaiblissement biologique »¹. A partir de ce moment, l'intérêt pour le théâtre, la musique et la philosophie ne signifient plus l'ouverture d'esprit ni la reconnaissance de la valeur des choses de la culture, mais la déviance et la fragilité mentale. Comme s'il épousait les préjugés du monde qu'il décrit, Thomas Mann fait de la curiosité intellectuelle et du goût artistique un signe inquiétant, voire destructeur. A Lubeck, le théâtre est surtout l'occasion du libertinage : actrices entretenues, fortunes dilapidées². Contrariant et corrompant la « burgerliche Tuchtigkeit »³, cette efficacité au travail de la conception bourgeoise de la vie, le fait d'assister aux représentations de théâtre vaut généralement comme un signe de mauvaise vie⁴. Exposant de façon souvent burlesque la platitude de ce monde étroitement provincial, Thomas Mann la reprend cependant à son compte en exposant la prétendue contradiction qu'il soutient entre l'art et la réalité, entre l'intuition spéculative et l'action. Adoptant le préjugé de la priorité éthique du sérieux des affaires, il tend à poser l'activité commerciale comme le seul mode d'existence légitime. Les Buddenbrook sont une famille de commerçants. Pour eux, la vie se résume dans la convenance, la considération et la fortune, c'est-à-dire le sérieux de l'action, le respect de soi et les plaisirs tranquilles de l'honnêteté. Or, dès son enfance,

1. « A propos d'un chapitre . », p. 312.

2. « Le consul Peter appartenait à cette catégorie de messieurs que l'on appelait en ville les "libertins" parce qu'ils avaient une conduite quelque peu relâchée. Il était marié mais menait depuis quelque temps l'existence du parfait célibataire. On disait tout bas qu'il pourrait bien avoir entamé son capital. C'était avant tout un fervent amateur de théâtre, il ne manquait jamais une représentation et s'intéressait particulièrement aux interprètes. La demoiselle Meyer de la Grange était la dernière de jeunes artistes à laquelle il avait offert en hommage un bijou au cours des années passées » (II^e partie, chap 6, p 75).

3 VIII^e partie, chap 7, p 442

4 L'oncle Christian l'avouera lui-même à Hanno « Ecoute mon enfant, suis mon conseil n'attache pas tes pensées à des choses de ce genre théâtre et tout ce qui s'en suit. Voilà qui ne vaut absolument rien, crois-en ton oncle. Moi aussi, j'y ai toujours pris beaucoup trop d'intérêt, et c'est pourquoi je ne suis jamais arrivé à grand-chose. J'ai commis de grosses fautes, tu sais » (VIII^e partie, chap 8, p 466)

Christian Buddenbrook s'intéresse à la comédie¹, Hanno se complaît dans la narcose musicale tandis que l'ivresse métaphysique égare son père Tom. Signifiant l'hystérie et la désadaptation, l'art dissout l'identité de ses adeptes et les démoralise. En les portant à l'ironie, à la simagrée, et pour finir au désespoir, le mouvement qui les a éloignés de l'évidence du réel a donc croisé la culture pour les y égarer un peu plus. Dans son roman *Les Buddenbrook*, Thomas Mann sonde et interroge l'intérêt pour la culture. Il présente le raffinement de l'esprit comme un accompagnement du processus du déclin. Révélant en effet une désaffection de l'immédiat et parachevant les ravages de leur impuissance à vivre, le développement spirituel de Christian, de Tom et de Hanno marque de son climat singulier les étapes d'une dégénérescence. Celle-ci se clôt dans un climat d'ivresse musicale, de délire et d'extase métaphysique qui sont autant de formes de l'effondrement physique et nerveux. Dans *Les Buddenbrook*, Thomas Mann montre donc comment l'affaiblissement du sens vital peut se prendre aux leurs du symbole et comment, fascinés par les simulacres esthétiques, les êtres désorientés s'acheminent à la mort en approfondissant leur déséquilibre jusqu'à le rendre irrémédiable. Pour Christian, pour Tom et pour Hanno, le processus du déclin se conclut par le ricanement, par le vertige intellectuel et par la transe, c'est-à-dire par le développement hypertrophique d'une culture à la fois hypnotique et désespérante. Dans son premier roman, Thomas Mann décrit comment le déclin se parachève en effondrement moral. Le mystère d'une vie qui se renonce s'est redoublé dans l'énigme de la culture qui l'épuise. Égarés loin de la vie, les Buddenbrook ont rencontré les arts.

Cette représentation fin-de-siècle qui lie l'esprit et la mala-

¹ Quand il apprend que son fils Christian, âgé de quatorze ans, a offert des fleurs à une actrice, son père « en fut moins courroucé qu'écrasé, et abattu à l'extrême il était comme prostre. épouvante par sa légèreté et ses goûts libertins » Dans la mentalité des négociants prudents de Lubeck, l'art est synonyme de « conduite relâchée », d'ou scandales, mais surtout dettes et dilapidation du capital familial (II^e partie, chap. 6, p. 74 et 76)

die, ce point de vue décadentiste qui associe la spéculation métaphysique et le goût de la forme à la faiblesse et à la corruption signent l'appartenance du jeune romancier allemand au mode de pensée de son époque. En même temps, cet écrivain débutant est loin d'obéir de façon stricte au programme idéologique qui rendrait l'art fascinant parce qu'il est délétère et l'esprit captivant parce qu'il détruit et désagrège. Car, pour tendre à décrire un déclin vital, Thomas Mann est loin de s'enfermer dans une définition univoque du processus qu'il relate et multiplie au contraire les formes de sa manifestation : appétit, manières intimes et quotidiennes, mariages ratés, voyages, affaires conclues ou en suspens. Relatant une multiplicité de moments et d'événements, le texte ne réduit pas sa définition du déclin des Buddenbrook à l'ordre personnalisé du vital et à l'ordre subjectivé du culturel, il englobe la réputation, le succès, le prestige, la réussite en affaires, l'importance des responsabilités publiques. On peut donc admettre que le roman écrit entre octobre 1897 et août 1900 obéit à une conception plus ample que celle par laquelle son auteur l'interpréta plus tard. Mettant en scène ce déclin dans ses différents registres et sur les différents plans de réalité qu'il inclut, l'artiste a problématisé le phénomène qu'il évoquait plus qu'il n'a tranché sur sa nature. La richesse du roman laisse au contraire en suspens toute hypothèse univoque pour éclaircir le sens des événements relatés. De quel mal est donc frappée la famille Buddenbrook ? Quelle est l'origine de son déclin ? Dans sa première grande œuvre littéraire, Thomas Mann a épousé les formes de la représentation contemporaine quand il parle de morbidité nerveuse et de corruption de la vie par l'esprit. En même temps, il a situé la réalité qu'il évoque sur une scène historique : celle de la république lubecquoise dans l'histoire allemande, celle des traditions mi-aristocratiques, mi-féodales de cette cité de l'entreprise corporative, celle des rapports entre le commerce des grains et les propriétaires nobles qui les cultivent. Roman total de la société allemande, le texte est à la fois centré sur la scène familiale et ouvert sur son contexte. En interrogeant les données que fournit Thomas

Mann sans les interpréter de façon claire, en sondant les repères par lesquels il décrit l'histoire de ses personnages, comment rendre compte des faits qui sont racontés dans le roman ?

Ainsi que l'expose le texte dans sa deuxième partie, la famille Buddenbrook apparaît à la fin du XVI^e siècle et s'établit dans le négoce à l'intérieur de Lubeck à la fin du XVIII^e siècle. La maison Buddenbrook a été fondée en 1768 par le père du vieux Johann Buddenbrook qui est né aux environs de 1760. Première génération décrite dans le roman, les arrière-grands-parents sont « les représentants d'une époque plus insouciant »¹ que la suivante : débonnaire et bienveillant, Johann Buddenbrook reste au soir de sa vie cet homme qui a brassé des affaires à l'échelon national et, se respectant lui-même comme il respecte sa fortune, possède dès lors un jugement solide sur son époque comme sur la société dans son ensemble. Car ses origines comme l'activité de toute une vie ont sédimenté en lui la consistance un peu étroite du négociant de souche dans l'ouverture d'un âge du monde, celui des Lumières, avec ses principes libéraux, ses ambitions de réforme du monde et son expérience de la révolution. Traitant régulièrement avec les propriétaires nobles, il connaît « la méfiance hautaine du négociant sédentaire et économiste envers la caste guerrière, aventureuse, légère et peu sûre en affaires » des féodaux qui produisent le blé². Mais le fait de le commercialiser dans une ville qui fut un avant-poste de la nouvelle mentalité de conquête et d'échange de la fin du Moyen Âge et la tête de pont de la pénétration allemande vers le Nord et vers l'Est en fait un homme averti des réalités sociopolitiques. L'arrière-grand-père s'est enrichi récemment : socialement, il n'a pas l'assurance de l'acquis sur lequel vivront ses descendants, avec leur distinction de naissance et leurs manières bien-

1 I^{re} partie, chap 8, p 39

2 X^e partie, chap 5, p 553

séantes. Il possède pourtant une vision de la vie plus ample et plus cohérente que la leur, celle que lui ont donné les axiomes intellectuels et moraux de son époque comme ceux qui résultent de sa propre expérience. Rationaliste, Johann Buddenbrook « riait du plaisir qu'il avait à tourner en ridicule le catéchisme » et veut qu'on enseigne ses petits-enfants des notions claires des réalités naturelles comme le tonnerre et la foudre¹. Johann Buddenbrook s'est fait une place au soleil, il a développé la firme familiale et l'a haussée à un établissement d'envergure, il a connu la vie et voyagé. En habitué de l'activité, il parle surtout de ses affaires : ce n'est donc pas un bourgeois élégant ni un homme de salon. Mais il conserve certaines habitudes du XVIII^e siècle : « Son visage bienveillant... s'encadrait de cheveux poudrés à frimas, et quelque chose comme un léger soupçon de natte descendait sur le large col de sa redingote gris souris... Pas une fois dans sa vie, il n'avait troqué la culotte contre le pantalon... Son double menton s'étalait, largement épanoui, sur le jabot de dentelle blanche. »² A l'imitation du style des cours, il s'amuse d'anecdotes princières et de couplets galants. Négociant provincial au courant des idées éclairées, Johann Buddenbrook parle donc alternativement « français et patois » (*französisch und plattdeutsch*), « ce parler traînant et lourd qui paraissait concilier un laconisme tout provincial avec une désinvolture de gens bien rentés »³. C'est un bourgeois local qui a la grandeur de son époque. Dans cette famille qui va développer toutes les variétés typologiques de la bourgeoisie du XIX^e siècle avec ses compétences élargies par la modernisation du monde mais aussi son moralisme étroit, son égoïste goût de l'argent et donc cette inaptitude à affronter les enjeux du réel qui lui fera maquiller sa dépolitisation en désarroi métaphysique, Johann Buddenbrook rappelle donc que le XVIII^e siècle fut un âge moins industriel et

1 I^{er} partie, chap. 1, p 9 et 12.

2 *Ibid*, p 10.

3 *Ibid*, chap 1, p 13, et chap. 5, p 29 Il s'agit du dialecte mecklembourgeois parlé à Lubeck et utilisé par les couches inférieures de la population comme aussi bien, dans la vie quotidienne, par les familles établies de la ville

peut-être moins inventif que le suivant sur le plan des réalisations qui transforment le monde mais, à l'échelle de la conscience des principes et des volontés qui l'animent, plus grand en civilisation. C'est pourquoi Johann Buddenbrook est en paix avec lui-même, enjoué et bon vivant. Il fait partie de cette humanité essentiellement active dont l'orgueil de classe ressemble à une étroitesse d'esprit mais qui, s'affirmant dans une époque d'ouverture, revendique les idées libérales tout en gardant le sens de ses intérêts. Car s'il a été et s'il est un admirateur de Napoléon — « tout de même, observe le vieux Buddenbrook, inclinons-nous devant sa grandeur personnelle... Quelle nature ! »¹ —, il fut le fournisseur de l'armée prussienne en 1813.

« Non non, nous autres, vos cadets, nous ne comprenons plus votre vénération pour cet homme qui assassina le duc d'Enghien... Pour ma part, je ne comprends pas, non, je ne comprends pas votre admiration pour un être aussi dénaturé ! Mon cœur de chrétien, la foi qui m'anime ne sauraient admettre un sentiment de cette espèce »² : sur ce point comme sur d'autres, le type de l'arrière-grand-père contraste clairement avec celui de son fils, le consul Jean, adepte de l'affairisme libéral de la Monarchie de Juillet. Comme il l'exprime lui-même : « L'attitude bienveillante et généreuse que le gouvernement constitutionnel français a pris à l'égard d'un nouvel idéal pratique et des tendances de notre temps s'impose indéniablement à notre reconnaissance. » Faisant souffrir son père « comme d'un affront »³, Jean Buddenbrook croit donc à l'« enrichissez-vous » apolitique de son époque et, ayant perdu toute volonté de l'action historique et toute exigence d'un sens collectif de cette action, s'enfonce dans un perfectionnisme dédoublant le fidéisme chrétien et le sens pratique (*christlich/weltlich*) sous le signe de l'abstention politique. Sérieux professionnel, intérêts

1. *Ibid*, chap 5, p 27.

2. *Ibid*, p 28.

3. *Ibid*

personnels ou familiaux, erreurs d'un esprit de plus en plus timoré : le père et le fils auront été ces hommes essentiellement actifs, centrés sur leurs responsabilités professionnelles et leurs résultats économiques. Le cours du monde et la contradiction des générations en auront fait des hommes entièrement dissemblables, l'indifférence politique du fils succédant à l'indifférence religieuse du père, tandis que le libéralisme de l'ancêtre cédait la place chez son fils à une religiosité superstitieuse toujours plus envahissante dont le romancier restitue avec soin le burlesque¹. Cette « croyance littérale, ce christianisme biblique exalté »² contraste de façon pittoresque avec la sécheresse avec laquelle le consul se montre attaché à ses intérêts commerciaux. Le consul Jean est un homme austère. Chez lui, le regard lent de son père est donc devenu plus rêveur, les traits de son visage sont plus accusés, son nez est plus saillant, et ses joues « beaucoup moins pleines que celles du vieillard »³.

Comme les mesures de l'ouverture préludent au début d'un opéra, la restitution des générations d'origine introduit le roman aux personnages centraux que sont les quatre enfants du consul, nés entre 1826 et 1838, et dont l'existence adulte se déroule entre 1845 et 1876. Bien que toujours riche, cette génération est plus instable et plus incertaine. Elle introduit la dissonance et le malheur dans cette souche autrefois prospère. Un ancêtre aveinant avait engendré un fils sérieux. Ce père donnera naissance à des enfants légers et tourmentés, inconscients ou névropathes qui, chacun à sa façon, vont déchoir de la respectabilité bien établie, de l'honorabilité, de l'esprit de travail et d'activité des Buddenbrook, c'est-à-dire vivre de façon problématique l'idéal de ses pères et ne plus s'y reconnaître. Interrogeant à leur façon la tradition passée comme la signification présente des valeurs

1. « Et toujours il constatait avec joie et gratitude que la main divine l'avait visiblement béni, en toutes circonstances et dans tous les périls. Il avait eu la petite vérole, et si maligne que tout le monde le croyait à l'article de la mort — mais il avait été sauvé... », etc (II^e partie, chap 1, p 51)

2. X^e partie, chap 5, p. 557

3. I^{re} partie, chap. 1, p 11

patriciennes de Lubeck, la difficulté que les enfants du consul éprouvent à succéder dignement à leur père témoigne de la crise historique d'une classe dont les principes de citoyenneté autonome et de responsabilité abdiquèrent devant l'impérialisme prussien¹ en se laissant envahir peu à peu par l'esprit de militarisme et de discipline autocratique de leur grande voisine. Dans le roman, les Buddenbrook sont décrits comme appartenant à « ces familles de négociants à la fois braves, à l'aise et confortables »², dont la conscience de soi s'incarne d'abord dans un genre de vie abondant et cossu : belles maisons, bonne cuisine, belles tenues, train de maison florissant³. Être riche, c'est avoir ses aises et les aimer. La conscience de soi d'un bourgeois est faite de cette assurance. Elle est fondée sur un établissement matériel inébranlable. Tranquillité sans faille, calme du bien-vivre, sens de l'harmonie qui ressemble à une placidité : avec sa richesse récente symbolisée par l'installation de l'arrière-grand-père dans la maison de la Mengstrasse, la gloire d'origine des Buddenbrook expose la respectabilité bourgeoise de ces citoyens d'une vieille cité aux traditions à la fois commerciales, sociales et politiques dont Thomas Mann ne silhouette qu'occasionnellement les institutions et l'activité.

Société répartie en catégories distinctes par la fortune et le métier, la république de Lubeck comporte ses préjugés et sa grandeur : un négociant en gros déchoit s'il ouvre lui-même boutique, comme c'est le cas du demi-frère du consul⁴. Mais tous les citoyens de la ville (*Mitglieder der Korperschaft*)⁵ se retrou-

1 Dans son avant-propos à l'édition française du *Journal*, Christoph Schwenn décrit fort justement Thomas Mann comme un « représentant d'une bourgeoisie qui, depuis sa défaite lors de la Révolution de 1848, affichait un antipolitisme radical et avait ainsi livré sans résistance l'Allemagne à la politisation totale de la vie par les exigences de Hitler » (Paris, Gallimard, 1985, p. III)

2 I^{re} partie, chap 5, p 35, trad revue.

3 « L'aisance solide, un peu lourde même » des Buddenbrook contraste avec le genre fastueux des Kröger, famille plus ancienne, dont est issue la femme du consul. Chez les Buddenbrook, on doit s'intéresser au ménage et à la cuisine. Chez les Kröger, on donne des ordres (II^e partie, chap 2, p 56)

4. I^{re} partie, chap 10

5. VI^e partie, chap 3, p 170

vent ensemble à l'assemblée (*die Burgerschaft*) de la ville. Celle-ci comporte cent vingt membres, parmi lesquels le coiffeur, un professeur de lycée et quelques petits commerçants qui siègent à égalité avec les représentants des notables. Dans le même moment, les dockers, débardeurs, porteurs de blé, douaniers, charretiers, matelots, les servantes, les petits employés et les petits commerçants, simples habitants de Lubeck, sont exclus du droit de citoyenneté (*Bürgerrecht*). Pour l'étudiant Morten, la façon dont les vieilles « familles régnautes » exercent leur autorité patriarcale sur la résignation infantile du peuple fait l'exclusivisme de cette « société de privilégiés et d'élus »¹ qui constitue, autant que l'autre, une aristocratie de la naissance contre laquelle s'élèvera l'esprit de 1848 : « Nous autres, la bourgeoisie, la Tiers Etat, comme on nous a appelés jusqu'ici, nous ne voulons désormais qu'une noblesse du mérite, nous ne reconnaissons plus la noblesse pourrie, nous nions l'actuelle hiérarchie des classes »², pose l'étudiant avec l'enthousiasme de la jeunesse. Dans la république de Lubeck, un sénateur peut, chaque matin, avoir des débats de politique générale avec son coiffeur³. En même temps, ce même sénateur voit une « faute de style » et un « manque de goût »⁴ dans la promotion d'un détaillant au Sénat de sa ville : il reste pour la séparation des classes.

Dans les *Considérations d'un apolitique*, Thomas Mann soulignera le « caractère patriarcal » de cette « ville libre démocratique... austère et de caractère fortement conservateur ». Il louera les rapports de protection de patron à ouvrier qui découlaient du « patriarcalisme bourgeois et aristocratique » de Lubeck⁵, définissant de la sorte le caractère oligarchique de la vieille structure de pouvoir des républiques médiévales. L'expansion économique et urbaine du XIX^e siècle devait déclasser Lubeck de son ancien lustre. Bien que Thomas Mann ne le spé-

1 III^e partie, chap 8, p 128.

2 *Ibid*, p 127

3. VI^e partie, chap 7.

4 X^e partie, chap 6, p 568

5 *Considérations*, p 124

cifie pas, on peut donc se demander si la déchéance « vitale » des Buddenbrook et la gratuité mystérieuse de la névrose de Thomas Buddenbrook, le chef de famille, ne résultent pas plutôt du fait que, comme le dit l'auteur dans le même texte, « l'instauration de l'Empire (n'avait) guère apporté de profit matériel » à Lubeck. « En pleine prospérité de l'Allemagne victorieuse », l'ambition de « grandeur et de puissance » de Thomas Buddenbrook s'incarne en effet dans son dévouement aux affaires de la ville. Thomas Buddenbrook s'occupe de l'introduction de l'éclairage au gaz dans les rues de Lubeck, de problèmes de « douanes, (d')impôt, (de) constructions, (de) chemin de fer, (de) postes, (d')assistance publique et même (de) finances »¹. Mais, tout accaparant qu'il soit à cause des nouveautés de l'époque, le fait de consacrer sa vie à celle de « cette ville commerçante de grandeur moyenne »² se révèle un marché de dupes. Ce seront donc « l'étroitesse et la mesquinerie »³ de la réalité lubeckoise qui le frappent dans sa dépression. L'ambition et les ressources d'activité du fils aîné du consul se transforment alors en minutie maniaque. « Supérieur à tout son entourage par l'esprit, l'intelligence, la culture, les manières »⁴ comme devait l'être le père de Thomas Mann, Thomas Buddenbrook ne deviendra pas bourgmestre car il n'a aucun titre universitaire, sa firme piétine au moment où le Zollverein donne un coup de fouet aux affaires en Allemagne. Asphyxié par la stagnation de l'activité de sa maison de commerce, Thomas Buddenbrook sombre donc dans un désespoir qui n'a rien d'inexplicable. Chez sa sœur, la prétention à la distinction devient une obsession répétitive évoquant obscurément le doute sur leur statut véritable qui s'empare de l'esprit de chez ces seigneurs distancés par l'histoire.

À l'origine, l'aisance s'est exprimée comme un plaisir de vivre, mais le mal moral des descendants tient moins, comme il

1 *Ibid* et *Les Buddenbrook*, VI^e partie, chap 7, p 318

2 « *Mittelgrosse Handelstadt* », X^e partie, chap 5, p. 562, trad revue.

3. VI^e partie, chap 7, p 316 et 318

4 X^e partie, chap 1, p. 526.

tendent à le croire, à ce qu'ils vivent séparés du moment épique de leur souche familiale, aux temps des « escarpins », de la « perruque poudrée et du carrosse à quatre chevaux » de l'arrière-grand-père¹, qu'au fait que le cours du monde les a écartés du vif de leur époque en les enfermant dans une routine locale désormais sans signification ni enjeu. La logique de la filiation peut être celle de la dépendance morale et ce déficit de la liberté qui enferme le successeur dans un projet et dans des valeurs qui ne sont pas les siennes. Dans le cas des héritiers Buddenbrook, la désorientation vitale ou métaphysique des descendants procède d'une gloire de l'origine qui résultait en fait d'un état du monde. L'impuissance à succéder vient alors de la métamorphose de l'héritage lui-même, qui passe du républicanisme à la démission et d'un affairisme progressiste au suivisme et à la tutelle. Evoquer crûment le déclin de Lubeck eut été souligner le caractère dérisoire de la carrière du sénateur Mann et peut-être les causes de son suicide. Le roman relatera donc une histoire reclose dans le sentiment collectif d'un groupe d'alliance et de filiation à l'intérieur duquel le continuateur s'enferme dans une infériorité dont il ne cherche pas à percer la nature. Chez les Buddenbrook, il importe de succéder et de faire persister l'activité de la firme. Quand celle-ci ne signifie plus que l'intérêt privé et rétréci sur soi, l'alacrité se perd, l'héritier s'endort dans le luxe et gaspille, non parce qu'il a été élevé dans l'acquis et n'est qu'un exploitateur de bénéfices, mais parce qu'il hérite d'un malentendu et de valeurs en fait liquidées par l'histoire. Tout fondateur peut engendrer la décadence dans la mesure où son descendant hérite en répétant le résultat, non le geste, la chose et non son acte. Chez les Buddenbrook, le déclin n'est pas fait de cette continuité fidèle et de ce malentendu, mais plutôt de la façon dont la relégation locale d'une ancienne capitale signifiait aussi la mise au pas d'une classe active et responsable par un pouvoir féodal plus que jamais restauré dans ses ambitions et dans son pouvoir. Toutefois, enfermée qu'elle est dans le vertige de sa fondation et

1 V^e partie, chap 3, p 240

dans un aveuglement grandissant sur la réalité de son siècle, l'histoire de la famille Buddenbrook reste aussi celle de ces lignées stérilisées par une rétrospection de plus en plus aveugle à ce à quoi elles voudraient rester fidèles.

A partir de 1815, l'ordre restauré en Europe ne s'est plus donné pour but la transformation politique et sociale mais le développement du commerce : indifférent à la nature d'un pouvoir dont il approuve le progressisme économique, Jean Buddenbrook épouse donc une femme élégamment insouciant et s'intéresse à l'idée du Zollverein comme à la modernisation d'une Allemagne encore contrainte par le droit féodal. Mais au lieu de vouloir les exigences et les conséquences de cette modernisation, le consul Jean ne s'intéresse qu'à l'égoïste développement de son activité professionnelle dans un statu quo qui maintient l'oligarchie patriarcale. Première face du déclin, le consul Jean a mis la « croyance littérale » de son « christianisme biblique exalté »¹ à la place de la mentalité laïque et rationnelle de son père. En 1848, il dira aux portefaix réclamant le Bürgerrecht : « Eh, les amis, vous n'avez pas fini de faire des sottises ? »² Le déclin des Buddenbrook n'est donc pas seulement celui d'une famille particulière à l'intérieur d'une ville dans laquelle, comme le romancier le figure clairement avec les Hagenstroem, il reste possible de prospérer et de s'« élever jusqu'à la légitimité »³, mais plutôt la métaphore du drame de toute une société dans laquelle la classe bourgeoise abdiqua sa revendication à la réforme politique en échangeant le triomphalisme économique contre une démission et une réduction à l'impuissance sur le plan politique, social et culturel. Aurore de la gloire, début du crépuscule : le déclin que représente Thomas

1 X^e partie, chap 5, p 557

2. A quoi lui répond un ouvrier des docks « — He, monsieur le consul, je ne vous dis rien que cela, nous voulons une république, je ne vous dis rien que cela — Mais, imbécile vous en avez déjà une — He, monsieur le consul, alors nous en voulons encore une autre. Quelques-uns se mirent à rire d'un gros rire cordial, et cette gaieté se propagea jusqu'à ce que toute la foule des républicains éclatât d'un bon rire franc » (IV^e partie, chap 3, p 175-176)

3 X^e partie, chap 1, p 526

Mann sous la figure du consul Buddenbrook fut celui de toute une classe dont Balzac a représenté en France le légitimisme et la fascination pour la noblesse, de même que, dans *Renée Mauperrin*, les Goncourt en figuraient le retournement de conscience du progressisme industriel à la reféodalisation territoriale. Une classe balancée entre les sujétions de l'Ancien Régime et la logique de l'entreprise, et qui choisit longtemps le compromis au lieu de tirer les conséquences de ses principes. Pas plus que la bourgeoisie industrielle qui devait se développer en Allemagne après 1870, la bourgeoisie du commerce représentée dans *Les Buddenbrook* n'anticipait le développement de ses affaires comme une expansion qui irait fatalement à l'affrontement politique avec les forces du passé. L'affirmation de soi des négociants et des entrepreneurs du XIX^e siècle les heurta aux propriétaires féodaux et à l'appareil d'Etat qui les protégeait. Mais les bourgeois reculèrent volontiers face à la classe supérieure, ils éludèrent la transformation politique qu'imposait la logique du travail productif car ils redoutaient en fait, autant que le faisaient de leur côté les tenants de l'ordre ancien, la réforme de la hiérarchie sociale qu'appelait leur activité économique. De là l'union de la classe montante des hommes actifs avec les monarchies de la rente et du privilège. Le développement des affaires avait donné naissance à une population de travailleurs à qui il fallait reconnaître des droits. Chez les Buddenbrook, on met une bonhomie condescendante à parler aux servantes, à la fleuriste, à l'étudiant Morten, mais il n'est pas question d'épouser hors de sa classe : Tony renonce à son engagement avec l'étudiant en médecine, qui n'est que le fils du pilote du port, pour « un avantageux mariage, compatible avec l'honneur de la famille et de la raison sociale »¹. Irresponsabilité provinciale, affaires au jour le jour. En lieu et place d'une conscience des ambitions et des enjeux possibles des temps nouveaux, la religiosité obsessionnelle et l'affairisme non dénué de pure sottise de Jean Buddenbrook lui font conclure le premier mariage de Tony comme une affaire

1 III^e partie, chap. 3, p. 96

qui se révélera vite véreuse. Après 1848, les bourgeois de Lubeck n'appréhendent plus leurs principes professionnels comme une rationalité susceptible de supplanter ou d'ébranler l'ordre ancien : ils s'allient avec la Prusse et la secondent dans ses guerres impérialistes. Aussi, bien qu'elle ne s'exprime pas clairement comme telle, la neurasthénie des enfants du consul peut-elle être comprise beaucoup plus comme l'expression du retrait politique de leur classe que comme un fait singulier et énigmatique de leur vitalité familiale déclinante. Faiblesse d'un père étroit, installé dans la respectabilité comme dans l'impuissance mentale, dont la religion sert de cache-misère à l'irresponsabilité : à la génération suivante, son idéal tombe dans l'absurdité.

Sa fille Tony exerce sa verve acerbe contre les pasteurs qui hantent la maison paternelle ; chez ses frères, l'indifférence gagne. L'incurie de Christian se développe en incapacité à se fixer dans une profession, l'existence de sérieux de Tom, son élégance, sa réussite politique semblent maintenir la gloire de la famille Buddenbrook : Tom est élu sénateur. Mais « l'essor éclatant de la vie publique de Tom »¹ n'empêche pas le désarroi, le doute et l'incertitude de s'installer en lui : « Souvent, au moment même où éclatent les signes extérieurs, visibles et tangibles, les symptômes du bonheur et de l'essor, tout déjà s'achemine en réalité vers son déclin... »² La naïveté de Tony lui fait endurer avec constance les désastres de sa vie parce que « Tony Buddenbrook resterait toujours une enfant et... chose presque incroyable, elle supporterait la vie avec une gravité et un sérieux enfantins, et surtout avec cette force de résistance qui est propre aux enfants »³. De son côté, de plus en plus absorbé dans le « plaisir terrifiant »⁴ de raconter ses malaises et ses obsessions, son frère Christian semble un raté irrécupérable. « En somme, avait dit Christian, tout homme d'affaires n'est au fond qu'un

1 VII^e partie, chap 5, p. 368

2 VII^e partie, chap 6, p. 377

3. VI^e partie, chap 9, p 323.

4 X^e partie, chap 6, p 565

imposteur... »¹ : le ricanement pervers de son cadet empoisonne la confiance en soi de Tom. A la génération suivante, Hanno ne supporte plus le contact avec la vie réelle. Enivré d'improvisations musicales, il préfère la mort à la nullité brutale de l'existence incarnée par les professeurs prussiens.

Enrobés de pittoresque et de virtuosité caustique, le caractère « étrange, voire monstrueux » et le « tragique latent » de cette histoire familiale² sont noyés dans la masse burlesque et distancée par l'humour de l'invention romanesque. Exhibant sur le théâtre de la souffrance intime la façon dont le débat bourgeois s'anima dans les personnalités vécues, le texte donne néanmoins une grande charge de drame à la désorientation et à la déréalisation qui envahirent les contemporains d'une histoire qui englobait la revendication démocratique, étouffait les programmes de réforme et voyait monter l'autoritarisme des régimes au pouvoir après 1848. « Avec le peuple, il n'y a rien à faire », déclare Thomas Buddenbrook en 1857, ajoutant qu'il « tire son chapeau » devant les mesures démagogiques de l'Empire autoritaire de Napoléon III³. Retranchée dans sa volonté d'ordre, l'Europe a neutralisé les mouvements de libération nationale comme elle a réprimé l'insurrection populaire. A Lubeck, l'immobilisme social des bourgeois au pouvoir les fait se raidir contre l'évolution sociale de la même façon qu'ils abandonnent leurs traditions politiques en s'alliant à la Prusse. La démocratie qui s'absente dépolitise les citoyens de Lubeck. De là, dans le roman, la présence de plus en plus fantomatique de la réalité de l'histoire nationale et internationale, tandis que le drame subjectif envahit la scène. Lukács a parlé du « filtrage scrupuleux de la matière vivante »⁴ par les personnages comme par le style du roman. Du fait de ce filtrage, les clefs du texte que sont les fondements historiques et sociaux de l'aliénation des enfants du consul s'enfoncent dans la brume mentale de leur

1. VIII^e partie, chap 4, p 413

2. VIII^e partie, chap 8, p 461

3. VI^e partie, chap 7, p. 314

4. *Thomas Mann*, p 177

méconnaissance et de leur refoulement. A la fin de son adolescence, Tony avait fréquenté l'étudiant Morten sur les dunes de Travemunde. Celui-ci lui avait exposé une critique des plus virulentes de l'« état des choses idiot, désuet, caduc » et « du règne de la force policière stupide, brutal, sans compréhension aucune de l'esprit et du progrès » qui régnait en Allemagne¹. Tony n'a pas oublié cet enseignement, ni le rêve de liberté idéale qu'elle a partagé avec le jeune homme. En 1874, « elle affirma à diverses reprises que les hommes étaient libres et égaux, répudia en quelques mots la hiérarchie des classes, parla sévèrement des privilèges et de l'arbitraire et exigea que tout mérite eût sa récompense... Elle parlait bien et divertissait son frère on ne peut mieux »². Tony n'a jamais été qu'un enfant. Dans le regard de son père, la révolution de 1848 a ressemblé à la farce puérile d'un peuple vite ramené à la raison par ses admonestations paternelles : « Là, là, mes amis, ... je crois que le mieux est que vous rentriez chez vous !... La foule commença à se disperser de la meilleure humeur du monde. »³ De la même façon, dix ans plus tard, la tablée familiale « rit à se tenir les côtes de quelques anecdotes de 1848, que Mme Buddenbrook tenait de son défunt mari »⁴.

Pour les protagonistes du roman, l'esprit de 1848 s'est dilué en puérilité inconsistante, en rêverie de jeune fille à marier. Retranchés des enjeux politiques et sociaux de l'époque qu'ils habitent, les enfants du consul Jean vivent donc leur vie de confort et d'aisance, ils s'enchantent de leur distinction et semblent suspendre leur existence à la pérennité des rites familiaux. En fait, les malheurs s'accumulent dans la vie de Tony, Christian devient de plus en plus névropathe, Tom est envahi par le scepticisme. Pour avoir oublié les valeurs de leur classe jusqu'à supprimer toute conscience de la réalité sociale et politique contemporaine, les enfants du consul mettent la culture à la

1 III^e partie, chap. 8, p. 127.

2 X^e partie, chap. 6, p. 571

3 IV^e partie, chap. 3, p. 177.

4 VI^e partie, chap. 6, p. 308

place de l'activité et le délire comme aboutissement de l'incertitude. Pétris d'un sentiment de dérégulation qui les rend incapables de se représenter leur généalogie autrement que de façon privative et fictive, les derniers Buddenbrook sont devenus ces décadents qui évoquent la fortune et la gloire d'autrefois en ignorant ce qui la fondait. De quoi donc était faite la grandeur des Buddenbrook ? Pourquoi l'allégresse a-t-elle disparu ?

Tony, Christian et Tom ont hérité d'un bien et des usages et coutumes de leur classe. Amputée de sa signification sociopolitique, l'activité bourgeoise est devenue absurde. De là ces amnésiques qui, privés des enjeux de la réalité et soustraits de l'action, vivent à la fois bien et mal, tombent malades ou s'enfoncent dans le malheur comme ils errent dans une existence sans but. L'insignifiance de la vie privée a pris le pas sur toute conscience du monde réel. On peut se demander si cette mise à l'écart de la réalité extérieure et le climat moral qu'elle entraîne ne devaient pas être plus aigus à la génération du père de Thomas Mann qu'à celle de Christian et de Thomas Buddenbrook, car le commerce et les affaires restaient les « branches les plus dynamiques de l'économie » avant le grand essor industriel du dernier tiers du XIX^e siècle¹, tandis que le développement de la sidérurgie et des grandes banques déclasseront la bourgeoisie du négoce après 1870. En 1860, Thomas Buddenbrook avait moins de raison de sombrer dans la neurasthénie que le sénateur Mann en 1885. Ignorant tout du crédit et de l'acier, le fils du négociant en grains était resté négociant en grains. Sa fidélité devenue intempestive avait engendré son mal-être et l'instabilité de ses fils. Comment succéder à une entreprise tombée dans l'insignifiance ? Comment advenir dans un projet familial déchu par l'amputation de son sens ? Dans le roman, les héritiers bien-séants et choyés renoncent à rien comprendre et à rien vouloir. La victoire contre l'Autriche puis contre la France, la proclamation de l'unité allemande les laissent dans le retrait aboulique

1. Arno Mayer, *La persistance*, p. 76

qui dut être celui du père de Thomas Mann tel que le souvenir avait fixé sa silhouette dans la mémoire du romancier.

Parce qu'elle a préféré ses traditions oligarchiques à l'esprit de rénovation républicaine de 1848, parce qu'elle vit à l'écart du cynisme arriviste des capitaines d'industrie et du culte de l'autorité des nationalistes berlinois, l'ancienne métropole oublie la nouvelle et se condamne à la neurasthénie. Lubeck devient une ville de province. En 1860 ou en 1880, ses traditions devenues presque illisibles ont transformé la patriciat du commerce en une bourgeoisie prude et timide qui engendre une éternelle enfant, un viveur et un héritier désespéré par le vide de son existence. Alléguant les dimensions sociales, économiques et politiques de la courbe descendante des générations Buddenbrook aussi bien que leurs manifestations névrotiques, le roman expose cette décérébration d'une classe à laquelle le romancier appartenait et dont il a su peindre l'infatuation, la superficialité incoercible et le mal-être. Fétichiste, désœuvrée, la génération des fils du consul est celle de Mme Bovary. Elle connaît le même désarroi, la même absence de perspective et la même vocation à l'autodestruction. Perpétuant la dimension de critique sociale présente dans *Renée Mauperin*, nourri de l'esprit de Tourgueniev — ce « russe occidental » — et de la figure de Napoléon victorieux, le roman des générations Buddenbrook restitue donc à sa façon le mouvement de la réalité allemande du XIX^e siècle en une évocation qui, pour antididactique qu'elle soit, n'en reste pas moins objectivement aboutie. Dans la cohérence de la postérité dont il se réclame, Thomas Mann peint la façon dont les raisons de vivre s'engloutissent quand se perd le sentiment de soi, et comment la morbidité s'engendre à partir de cette aliénation de l'esprit, même quand on est riche. Geste d'un clan, le roman montre quelles lézardes de la conscience et de l'identité engendre la perte de la conscience politique et sociale, c'est-à-dire la dissolution de l'identité et des valeurs de classe.

Quelles qu'aient été les intentions de sa volonté critique, le romancier appartenait cependant à l'histoire qu'il entendait décrire et était un homme de son époque. Comment ce qui res-

taut de tradition républicaine à Lubeck aurait-il pu constituer un contrepoids ou un contre-pied efficace pour restituer de façon complète l'évolution de l'Allemagne contemporaine ? Le « Sonderweg » allemand, la singularité de son trajet fut caractérisé au XIX^e siècle par la persistance d'archaïsmes sociaux et politiques que stigmatisèrent les intellectuels du Vormarz. Parmi eux, Heine et Marx, ces exilés dont aucun héros de la littérature allemande ne sut exposer le radicalisme. Marx et Heine ont montré comment, avant 1848, l'Allemagne appauvrie et divisée avait trouvé sa meilleure inspiration dans la lutte contre les idées nouvelles. Un temps séduit par l'élan de la Révolution française, le « Land der Mitte » s'était uni contre l'invasion napoléonienne en cimentant sa conscience de soi nationale autour de la soumission à l'autorité, de la religion et du traditionalisme passiste. De là la misère de ce retard dont parle Marx. Pendant la seconde moitié du siècle, la façon dont la Prusse fonda sa modernisation économique et les étapes de l'unification nationale sur le légitimisme féodalissant et sur le conservatisme transforma ce retard en pathologie historique. Autocratie, règne de la différence sociale, inexistence d'une opinion publique, soumission de populations sévèrement contraintes à l'adhésion ou à l'abstention : du fait de sa longue habitude de rêver la liberté plutôt que de la conquérir, l'Allemagne se relégua dans une conscience de soi où l'identification à un ordre ancien subi dans la passivité engendrait le refus de la réalité, où l'abattement dans le sentiment d'impuissance se développait en compensations mystifiantes. Dans « une société qui n'avait pas trouvé ni son style, ni sa forme, ni son identité », où « l'ascension sociale se faisait au prix de l'aliénation de la conscience et de la perte de l'identité »¹ dans le conformisme aristocratisant, le défaut de consistance de la classe bourgeoise lui fit s'en remettre à des souverains à qui elle délégua la modernisation d'un corps social enlisé dans la minorité. Relativement justifiée par le souvenir du Roi-sergent (1713-1740) et les initiatives de Frédéric le Grand (1740-1786), la

1 Ch. von Krokow, *Les Allemands*, p. 25 et 27.

confiance légitimiste d'un Kant ou d'un Hegel devint de jour en jour moins fondée avec le règne de l'autoritarisme et de la réaction qui caractérisèrent les monarques du XIX^e siècle. A sa façon particulariste et retranchée sur les rites de la vie privée de cette « famille bourgeoise où l'ennui et l'argent constituent le seul lien », l'histoire des Buddenbrook résume cependant avec une grande fidélité ce « développement historique misérable »¹, à la fois démissionnaire et aliéné, au cours duquel l'autonomie de ce qui restait des républiques hanséatiques s'érodait sous les poussées annexionnistes de la Prusse. Avec ses « ordres disparus et (ses) classes non encore nées »², en quoi leur patriciat de la fortune aurait-il pu signifier le modèle possible d'une société d'avenir ? Né à Lubeck, formé à l'idée de soi de ce patriciat, un jeune romancier se propose de rendre compte d'un siècle d'évolution historique en décrivant la façon dont il a été vécu par les contemporains. Il donne dans le même temps une image de la conscience que pouvait avoir de cette histoire un citoyen allemand en 1900, sous le règne de Guillaume II. Monument de la littérature allemande, le roman des Buddenbrook constitue ainsi une version de l'histoire nationale telle qu'elle s'est appréhendée elle-même, dans un monde dont la disposition séculaire avait perdu sa dimension novatrice et se voyait à présent désintégré par le processus d'une unification dont l'esprit d'impérialisme néo-féodaliste ne pouvait échapper malgré tout à ce qu'il restait de lucidité républicaine à cette cité de marchands. Dans le monde local des respectabilités de Lubeck, les événements du XIX^e siècle semblent cependant se passer dans un lointain irréel dont le roman évoque l'obscurité indécidable, faisant ainsi de la littérature à la fois la mesure et le résultat de la conscience historique. Car, pour être éclairé par la tradition de la citoyenneté hanséatique, le texte des *Buddenbrook* n'en résulte pas moins de son épuisement et de sa décadence. De là le caractère peu explicite de la conscience de son temps qui s'y manifeste. Thomas

1 Marx, *Ideologie allemande*, p. 81 et 164

2 *Ibid.*, p. 167

Mann fut toujours réfractaire à l'idéologie prussienne comme à la mythologie de la force terrienne et ethnique de l'Allemagne qui imprégna tout le XIX^e siècle. Il a été préservé de la façon dont le mythe national du sang et de la terre a fourvoyé la conscience des Allemands et égaré leur culture. Ses œuvres donnent la démonstration de ce qu'une littérature qui tenait à distance la propagande du nationalisme réactionnaire sans s'engager pour autant de façon claire dans le radicalisme d'une réforme à l'occidentale pouvait engendrer comme art du juste milieu. Un art qui se déclara longtemps apolitique en croyant se soustraire au jeu de balance entre les extrêmes, c'est-à-dire qui, faisant disparaître les enjeux du monde, construisait sa conscience autour des valeurs de la « vie ». *Les Buddenbrook* expose en fait la faiblesse du libéralisme et du progressisme allemands de l'époque de Guillaume II.

Un romancier peut ne pas faire aboutir sa représentation de la réalité, il n'en est pas moins possédé par une substance historique qui fait la grandeur objective de son art. De fait, même si le sens n'en est pas explicité de façon démonstrative, la substance romanesque des *Buddenbrook* expose avec fidélité le problème historique de la bourgeoisie allemande. Aussi bien Thomas Mann montre-t-il comment, en ultime héritier du siècle des Lumières avant le recouvrement de la pensée libérale allemande par l'idéologie prussienne et le renoncement abstentionniste de la sécession subjective, Johann Buddenbrook fut un citoyen incarnant l'esprit d'une république industrielle de jour en jour plus menacée par les ambitions du royaume voisin, avec sa conception d'une société à dominante aristocratique et féodale. Aussi se scandalise-t-il du choix d'une gouvernante prussienne pour ses petits-enfants : « C'était une personne aux principes aristocratiques qui savait, à un cheveu près, distinguer la classe sociale supérieure de la seconde et discerner, du haut en bas de l'échelle, tous les degrés de la classe moyenne. »¹ En Prusse, la responsabilité politique, le pouvoir

1 1^{re} partie, chap 1, p 13

social et le prestige culturel appartiennent à la noblesse. A l'inverse, les citoyens lubeckois gardent une idée de leur liberté traditionnelle : « Et notre autonomie ? Et notre indépendance ? Et vous croyez que Hambourg se prêterait à cette invention prussienne ? », s'indigne un ami des Buddenbrook en 1835, à l'idée du futur Zollverein¹.

Dans le cours du roman, l'idée nobiliaire fait cependant son chemin chez les Buddenbrook. Dès sa jeunesse, Tony « flambe d'admiration » pour le nom à particule d'une amie de pensionnat². Au comble de la dépression, Tom en viendra à s'avouer la « supériorité sociale du producteur (noble) sur l'intermédiaire (bourgeois) »³ dans le marché des céréales, tandis que sa femme s'enferme avec le lieutenant von Trotha, faisant « monter du salon des harmonies (et) le chant, le gémissement, les cris de joie surhumains » de leurs duos piano-violon⁴, et que Hanno, dans un « élan passionné », se lie d'amitié avec un petit comte à propos duquel le romancier évoque « la race pure et noble » de ses mains et de sa tête⁵. En dépit de sa façade modernisante, le mouvement de reclassement national et de reféodalisation de l'unification nationale s'est réalisé sous la domination des grands propriétaires agro-militaires : les Buddenbrook s'agenouillent eux aussi devant la noblesse. Dans un climat de fin du monde — « le rêve d'un fiévreux... un cauchemar... une comédie à faire hurler... »⁶ —, le cynisme arriviste de la famille Hagenstroem est récompensé par la réussite et l'obsession disciplinaire envahit l'école. Image fidèle de ce mouvement qui emporta dans le même mouvement la prussianisation, la démission et la déréalisation, le roman sera donc dominé par la figure de Tony, cette fille superficielle, charmante, candide, sensuelle et un peu obtuse, qui résume ironiquement l'histoire de toute une bour-

1. I^{re} partie, chap 8, p 38

2. II^e partie, chap 7, p 80

3. VIII^e partie, chap 4, p 412

4. X^e partie, chap 5, p 557

5. VIII^e partie, chap 7, p 448 et 449

6. IX^e partie, chap. 4, p. 517.

geoisie allemande qui se reconnut dans *Les Buddenbrook*. Repas de famille, fêtes de famille, robes d'intérieur garnies de nœuds : Tony a le même goût que Thomas Mann pour les tenues élégantes et les plats de bonne qualité¹. Parcourue de fusées de bouffonnerie, la tragédie des Buddenbrook se déploie de réunions luxueuses en plats plantureux. Témoins de « l'étroitesse de vues réelles du bourgeois allemand, (de) leur esprit provincial, (de) leur esprit de clocher et (de) leur insuffisance cosmopolitique »², la grimace de Christian Buddenbrook, la silhouette fantomatique de son frère Tom, le ratage social et sentimental de Tony et le retrait dans la mort de Claire exposent le visage profond d'une grande nation industrielle et militaire, son revers d'innocence et de bonne conscience. Car l'unification allemande a pu faire de la fin du XIX^e siècle l'âge de la spéculation et du pouvoir de fer de la Prusse, la souffrance de ces êtres convenables et vides que sont devenus les bourgeois allemands va se vivre comme une dégénérescence morale. Par quelle fatalité à la fois physique et psychique les héritiers du passé républicain sont-ils condamnés à ne plus pouvoir supporter la vie ? Victimes de la « solennité moralisante »³ qui a envahi l'impuissante classe moyenne, Thomas Mann tend à figurer le crépuscule familial des Buddenbrook comme la faillite d'une volonté ou d'un instinct qui ne sont plus capables de « conserver, (de) défendre, (de) mener aux honneurs, à la puissance, à la gloire, une entité abstraite, un vieux nom, une raison sociale... Il est vrai que notre vieux nom n'est qu'un nom bourgeois : on en prend soin en faisant prospérer un commerce de céréales, en faisant honorer, aimer sa propre personne dans un petit coin du monde (...). Mais... même dans une petite ville, on peut être un grand homme, on peut être César dans un port de commerce de moyenne importance sur la mer Baltique... »⁴, dit Thomas Bud-

1 Dans son journal, le romancier note souvent le menu des repas de fête et si le temps a permis le port du costume de soir.

2 Marx, *Ideologie allemande*, p. 166.

3 *Ibid.*, p. 189.

4 V^e partie, chap. 5, p. 246-247.

denbrook aux temps de l' « idéalisme actif de sa jeunesse »¹. L'impératif pratique de l'action bourgeoise était le principe d'un monde nouveau dont la grandeur consistait dans l'affirmation d'une liberté de tous. En resserrant le principe bourgeois du droit individuel à l'égoïste obstination vitale, Thomas Buddenbrook s'enterre dans son désespoir local comme le roman lui-même s'engloutit dans l'équivoque du sens bourgeois de la famille, de l'attachement au bien-faire et au bien-vivre. La fermeté bourgeoise a développé un sens pratique, une exactitude commerciale, un sens du travail, de l'effort soutenu, de la moralité professionnelle et de la compétence, qui devaient substituer au monde des castes celui de la promotion par le mérite. A se réduire à l'intérêt personnel parce qu'elle abandonnait toute perspective d'un but universel, sa conception du réel et ses ambitions s'étouffent elles-mêmes dans le confinement repu où elles se resserrent. La gourmandise et l'aise se transforment alors en ennui et en neurasthénie. Dans *Les Buddenbrook*, le déclin de la bourgeoisie résulte moins de l'usure d'un ressort moral ou de l'appauvrissement d'une vitalité que d'une démission politique et de l'avortement d'une volonté de transformer le monde. Abandonnant ses principes et se retirant à la seconde place, cette bourgeoisie du XIX^e siècle que l'on a dit ambitieuse et conquérante s'était transformée en servante des nobles qui la méprisaient. De là un déclin intellectuel et culturel qui s'objectiva en décadence physiologique et physiognomonique à défaut de se percevoir dans sa nature réelle.

1. X^e partie, chap I, p. 525.